



HAL
open science

Construction langagière de l'altérité de part et d'autre du fleuve Maroni : frontières, effacements des frontières et mises en frontières

Isabelle Léglise

► To cite this version:

Isabelle Léglise. Construction langagière de l'altérité de part et d'autre du fleuve Maroni : frontières, effacements des frontières et mises en frontières. Cahiers du Groupe d'Etudes sur le Plurilinguisme Européen, 2019, Dynamique des frontières, 11. hal-02416005

HAL Id: hal-02416005

<https://hal.science/hal-02416005>

Submitted on 17 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle LEGLISE (CNRS, UMR 8202 SeDyL)

Isabelle.leglise@cnrs.fr

Construction langagière de l'altérité de part et d'autre du fleuve Maroni : frontières, effacements des frontières et mises en frontières

Comme dans un certain nombre de zones géographiques dans le monde, un fleuve, le Maroni, joue le rôle de frontière entre une région ultrapériphérique de l'Union européenne, la Guyane, et son voisin, le Surinam. Or, dans ce contexte amazonien, les groupes humains correspondant à des « communautés linguistiques » ont d'une part une implantation antérieure aux frontières étatiques et d'autre part des traditions de mobilité en fonction des activités familiales et matrimoniales et des activités de chasse, de pêche ou de commerce.

On présente souvent les fleuves comme des frontières « naturelles » (Barré, 1994) car ils introduiraient des ruptures de charges préjudiciables à l'intensité des échanges en particulier près de leur embouchure. Toutefois cette notion, largement utilisée, est très discutée (Smets, 1998; Guizard-Duchamp, 2003) car elle a permis de naturaliser et ainsi justifier, notamment au moment de la révolution, des frontières « artificielles » qui n'étaient, comme toute frontière, que des constructions historiques et politiques. Dans le contexte amazonien, cette notion semble particulièrement peu opératoire, mais le rôle et l'influence des frontières (étatiques ou perçues) sur les pratiques langagières et sur la conception de soi et d'autrui interrogent néanmoins.

Cet article se penche dans une première partie sur le Maroni, en tant que fleuve frontière, en distinguant les notions de frontières étatiques et frontières perçues par les habitants. La seconde partie interroge le rôle des frontières étatiques sur la conception des variétés de langues en présence, en particulier chez les Marrons. La troisième partie montre comment, alors que les variations linguistiques sont généralement indexicales d'identités ethnoculturelles, on observe dans un environnement urbain un effacement des frontières entre variétés de langue au sein des interactions verbales. La dernière partie montre, dans un mouvement inverse, quelles mises en frontières sont au contraire possibles, à chaque instant, dans l'interaction verbale.

L'article montre finalement comment dans ce contexte, par micro-ajustements, alignements ou désalignements à la parole de l'autre, les pratiques langagières construisent à chaque instant nos rapports aux autres dans la différenciation ou la convergence grâce à des effacements de frontières ou des mises en frontières.

1. Le Maroni, fleuve frontière ? Les frontières ne sont pas où l'on croit

Le plateau des Guyanes est une zone hautement multilingue et multi-ethnique offrant un observatoire privilégié pour les travaux en linguistique et en sciences sociales (cf. notamment pour la Guyane Léglise et Migge, 2007 et pour le Surinam Carlin *et al.*, 2004 ou Yakpo et Muysken, 2017).

Les frontières actuelles y sont liées aux hasards de la colonisation. Le passage officiel de la frontière fait passer de la ville de Saint Laurent du Maroni, en Guyane, à Albina, au Surinam, de l'autre côté du fleuve. On passe ainsi d'une ville française, avec ses points de références clairs à la métropole (drapeau français, borne kilométrique, etc., photo 1), au travers du contrôle de la PAF (Police aux Frontières, photo 2) par un embarcadère (photo 3) permettant d'attendre la prochaine pirogue, à Albina, village surinamais florissant bénéficiant d'une « économie de frontière » (photo 4) et point de passage obligé pour rejoindre ensuite la capitale de Paramaribo (photo 5). Du point de vue des douaniers et de la police, cette frontière est très difficile à contrôler, en raison de la perméabilité fluviale et des trafics nombreux qui s'y déroulent.



Photo 1 : Borne kilométrique



Photo 2 : Contrôle de la PAF



Photo 3 : Attente à l'embarcadère



Photo 4 : Pirogue arrivant à Albina



Photo 5 : Paramaribo

Au vu des modes de vie locaux en Guyane, qui ont totalement intégré le déplacement en pirogue de part et d'autre de ses rives, la notion de fleuve comme « frontière naturelle »¹, c'est-à-dire barrière physique venant séparer deux Etats, ne tient pas. Le fleuve est un espace de vie (photo 6) et non vécu comme une frontière. En raison de la proximité des rives, de nombreux allers-retours ont lieu quotidiennement, sans que la question du contrôle des identités par le point de passage officiel ne soit évoquée : aller faire ses courses en face pour des raisons d'économie et de proximité, rendre visite à ses proches dans leur village d'origine quelle que soit sa localisation, scolariser ses enfants dans l'école la plus proche (photo 7), se faire soigner dans le dispensaire médical le plus proche, etc.

¹ Selon Barré (1994, 71), les frontières naturelles sont « des barrières physiques dont le franchissement, lorsqu'il est possible implique la réalisation d'ouvrages d'art spectaculaires et coûteux ou nécessite des ruptures de charge préjudiciables à l'intensité des échanges. Ces obstacles naturels, [...] ont d'ailleurs souvent servi à tracer des frontières internationales, ou des limites administratives internes. »



Photo 6 : Activités au bord du fleuve, Grand Santi



Photo 7 Arrivée des élèves en pirogue

Les frontières étatiques peuvent être montrées par des signes distinctifs, même au milieu du fleuve, comme ici sur la pirogue du rectorat (photo 8). Mais ces frontières sont peu présentes dans les représentations liées au fleuve.



Photo 8 Pirogue du rectorat

Les frontières réellement perçues en Guyane (Lézy, 2000) sont en fait les « sauts », ces rapides qu'il faut bien connaître et appréhender ; c'est le rôle du takariste, à l'avant de la pirogue, que de la guider sans encombre à l'approche des sauts (photo 9). En saison sèche, en particulier, il faut parfois descendre de pirogue pour les passer (photo 10). Ces sauts constituent autant d'obstacles, de barrières naturelles, qui introduisent de la discontinuité par rapport au flux fluvial.



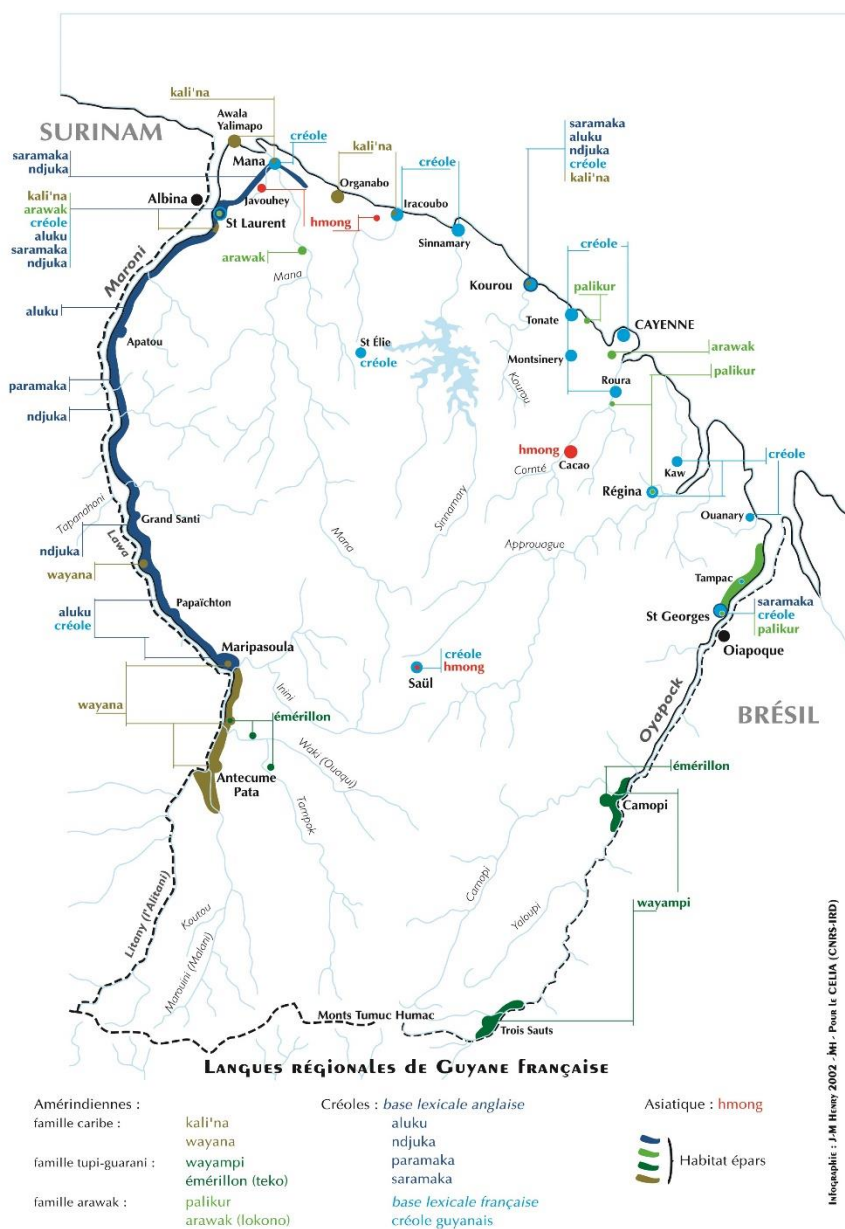
Photo 9 Takariste à l'approche d'un saut



Photo 10 Passage du saut à pied

Ces sauts découpent également des espaces signifiants le long du Maroni, qui ont permis de définir sur les deux rives des territoires (*konde*) traditionnels où vivent en particulier les groupes de Marrons ayant fui les plantations au XVIII^e siècle : Aluku, Ndyuka et Pamaka disposent de villages au sein de territoires traditionnels². Les cartes linguistiques représentent traditionnellement ce découpage en identifiant à chaque lieu, une langue, le long du Maroni (voir par exemple la carte ci-dessous et Goury, 2002).

² Pour l'histoire des Marrons, voir en particulier Hoogbergen (1990) ; pour des cartes représentant les sauts et l'installation des différents groupes voir notamment Piantoni (2009) ou encore Migge et Léglise (2013 : 70-111).

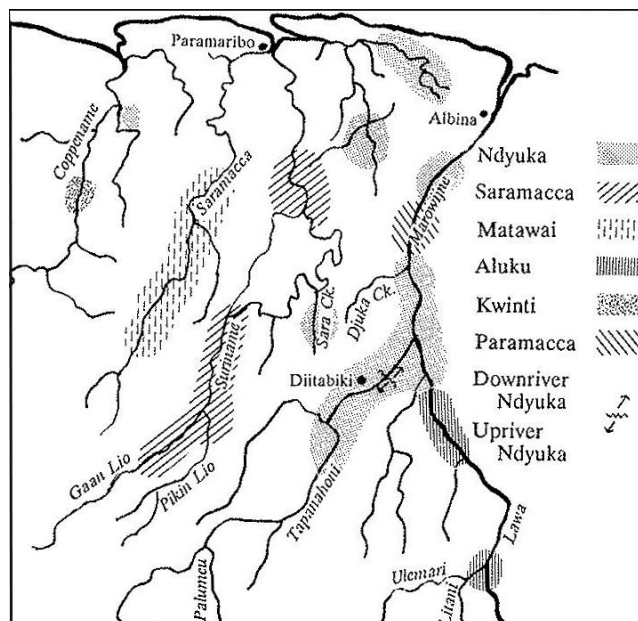


Carte 1 : Représentation traditionnelle des territoires et zones linguistiques des langues de Guyane

2. Variétés de langues, pratiques langagières et frontières

La situation linguistique le long du fleuve Maroni est traditionnellement décrite comme la juxtaposition de groupes ethnoculturels, associés à des territoires traditionnels et à des langues. Ainsi, la carte proposée par Huttar et Huttar (1994) montre-t-elle bien la distribution de différents groupes et langues des Marrons le long des différents cours d'eau du Surinam et en particulier, pour ce qui nous concerne, du fleuve Maroni, à l'extrémité droite de la carte. On voit se succéder sur les deux rives (surinamaïse à gauche et guyanaïse à droite), depuis l'embouchure située près d'Albina, les groupes Ndyuka, Pamaka, à nouveau Ndyuka puis finalement Aluku en amont du Maroni et sur son affluent le Lawa. Chaque groupe est sensé

parler sa propre variété de créole à base anglaise, identifiée par l'ethnonyme correspondant (ndyuka, aluku, pamaka) et indexicale de sa propre identité.



Carte 2 : Localisation des groupes et langues des Marrons le long du Maroni (Huttar et Huttar, 1994)

Or, des enquêtes sociolinguistiques en Guyane et au Surinam (Léglise, 2007; Légise et Migge, 2015) auprès de la population scolarisée montrent que ces représentations sous-estiment le multilinguisme présent au sein de chaque localité, tout comme elles passent sous silence le plurilinguisme de la population. Les schémas ci-après illustrent, pour le premier, la répartition des langues de première socialisation à Saint-Laurent-du-Maroni et pour le second, le poids des différentes langues dans les répertoires. Ils permettent de se rendre compte du poids des langues des Marrons (en différents tons de bleu sur les schémas).

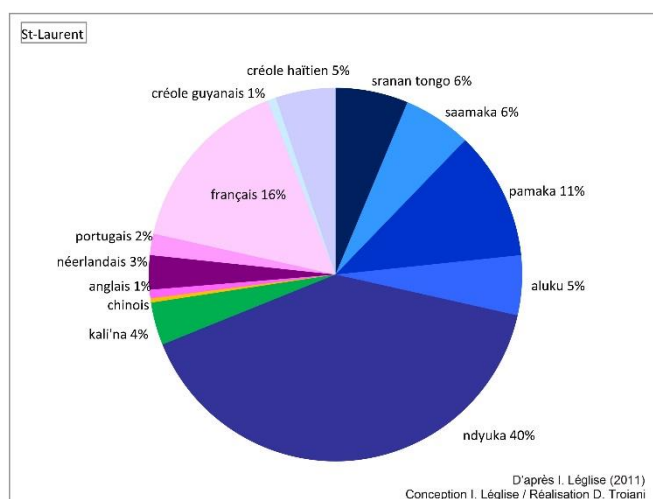


Schéma 1 : Langues de première socialisation



Schéma 2 : Répertoire linguistique

Le ndyuka est ainsi la principale langue de première socialisation des deux côtés du fleuve, mais plus généralement, le nenge (appellation qui subsume les différences entre les variétés

de langues marronnes aluku, ndyuka et pamaka) joue un rôle véhiculaire au niveau régional. L'une des questions que nous nous sommes posées, est de savoir si – étant donné les ressemblances sur les deux rives – la zone frontalière concernée constitue une aire linguistique spécifique partageant une certaine identité linguistique ou si, à l'inverse, les frontières étatiques ont une influence sur la façon de concevoir et parler les langues en présence. La réponse diverge si on s'intéresse à la dénomination des langues ou aux pratiques langagières.

On observe en effet des différences dans la façon de nommer les langues (Tabouret-Keller, 1997) de part et d'autre de la frontière. Au Surinam, un seul terme a été utilisé lors des enquêtes auprès de la population scolarisée : le terme néerlandais *aukaans*, terme générique qui recouvre quatre variétés ethniques marronnes. En Guyane, trois termes locaux sont employés par les élèves (aluku, ndyuka et pamaka, renvoyant aux variétés ethniques), prononcés dans leurs langues et non dans les versions créolisées ou francisées existantes (comme boni, paramaka, etc.). Le terme générique *nenge* ou *businenge tongo*, qui existe en Guyane, est employé par les linguistes mais a peu été utilisé par les enfants lors des enquêtes. Nous en avons conclu qu'il existe différentes manières de se projeter de part et d'autre de la frontière (en langue locale vs. dans l'ancienne langue coloniale et toujours langue officielle ; comme différentes entités ethniques vs. comme un groupe indifférencié).

Surinam			Guyane		
Dénomination spécifique traditionnelle des variétés	Dénomination générique	Dénomination néerlandisée	Dénomination spécifique traditionnelle des variétés	Dénomination francisée, créolisée	Dénomination générique (traditionnelle)
Aluku	aukaans (néerlandais)		aluku	boni	nenge businenge tongo
ndyuka, okanisi		aukaans	ndyuka	ndjuka	
Pamaka	djuka (traditionnelle)	paramacaans	pamaka	paramaka	
Kwinti					

Tableau 1 : Nominations des variétés / langues des Marrons

Les pratiques langagières trahissent également les différences entre pays concernés, même en famille, où l'on pourrait croire que les langues locales sont uniquement présentes. L'extrait suivant illustre comment différents membres d'une famille alternent les langues (pamaka et français) du côté guyanais. Au Surinam, le même type de pratiques apparaît mais avec le néerlandais, langue officielle.

(1)

- X: **Ken san i e suku e fuufeli a ini maman chambre anda ?**
« Ken qu'est-ce que tu cherches dans la chambre de maman ? »
- M: **a ná faansi i mu taki a djuka**
« tu ne dois pas parler français mais nenge »
- M: **Ken san i meki a sikoo tide ?**
« Ken qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui ? »
- K: ce que je faire à l'école ? [...] **tide mi meki bonhomme a sikoo anga plus**

« aujourd’hui j’ai dessiné des bonhommes et j’ai aussi fait des additions »
 M : **pikin man i mu taki**
 « petits hommes tu dois dire »

(**pamaka en gras**, français en souligné)

3. Effacement des frontières

Les pratiques langagières enregistrées montrent que les adolescents et jeunes adultes n’emploient pas les façons traditionnelles de parler (c’est-à-dire pas uniquement les « variétés ethniques traditionnelles »), mais alternent plutôt entre des éléments de leur variété traditionnelle, le sranan tongo et les langues officielles. Les pratiques langagières des deux côtés de la frontière s’appuient ainsi sur les mêmes procédés. On voit que les locuteurs y construisent des significations sociales à partir de deux types d’éléments linguistiques. D’une part, les variétés de langues sont signifiantes, elles indexent l’origine des locuteurs et certains aspects de leur identité sociale (comme le renvoi univoque à un groupe ethnoculturel). D’autre part, le mélange de langues et de variétés peut également être utilisé à bon escient par les locuteurs : mêler les langues et variétés constitue ainsi une ressource sur laquelle les locuteurs peuvent s’appuyer dans l’interaction avec les autres (Léglise et Sánchez Moreano, 2017).

Il peut alors être impossible de définir dans quelle langue sont produits les tours de parole tant l’alternance entre les différents éléments de chaque langue est fréquente et les éléments communs ou bivalents (Woolard, 1998) nombreux. Cette indistinction linguistique peut être annotée, en corpus (Léglise, 2018)³. Par exemple, dans l’extrait suivant, où des jeunes hommes s’entendent pour organiser un voyage pour aller à la pêche, les quatre termes attribuables au nenge sont en gras, les trois éléments attribuables au sranan sont en gras souligné et les 15 éléments communs aux deux langues sont en italiques. Il paraît alors bien difficile de décider, comme le demandent les cadres d’analyse formelle et grammaticale du code-switching (Myers-Scotton, 1993; Jake, Myers-Scotton et Gross, 2005), quelle est la langue matrice de l’énoncé...

(2)

Br: **Ya tok** *ma mi / den **fisi di mi o kisi dape / den o tyahipi en** mi na **fisi mi e go suku***

« **Oui d’accord** mais je / le **poisson** que je vais **attraper** là-bas / il va y en avoir **beaucoup / et** c’est les **poissons** que je vais chercher »

(Migge et Léglise, 2013, 277)

Si on remet cet extrait dans le contexte plus large de l’interaction (extrait 3), on voit comment ce n’est pas seulement un individu mais tous les interlocuteurs présents qui, en situation

³ Pour des questions de lisibilité, je ne détaille pas ici les annotations possibles pour désambiguïser les différentes interprétations possibles. C’est justement le fait que plusieurs interprétations soient possibles, c’est-à-dire différentes attributions de langues possibles à différents éléments linguistiques, qui m’intéresse.

endolingue-plurilingue (De Pietro, 1988), c'est-à-dire dans une situation où ils partagent les mêmes langues (ici des variétés ou langues proches), ont tendance à utiliser des éléments communs, non marqués, indifférenciés entre les langues. La conversation (3) précède ainsi l'extrait (2), 48 éléments communs sont employés (soit 2/3 des mots) et 24 sont spécifiques soit au sranan, soit au nenge :

(3)

Br: *Mi **nanga** A. **nanga** ete wan **tra** man be o go.*

Moi / **avec** A **et avec** un **autre** homme on va y aller

Pe: *No da a **no** bun. Ma mi **kan rey u**, mi e **rey u**. Da mi e teki **u later snel, snel, snel**.*

Non, c'est **pas** bon. Mais je **peux vous conduire**. Je vais **vous conduire**. Je vais **vous** emmener *après vite vite vite*.

P: *Winsi **u** go wan **dri sma tok**.*

Même si **vous** y allez avec **trois personnes d'accord**

5 Br: *No da luku **dyaso** den fisi di w o kisi, den fisi di w o kisi den **tyaipi**.*

Non, alors regarde **ici** le poisson qu'on va attraper, le poisson on va en attraper **beaucoup**

7 Pe: *Ok mi e **ley tu rit**. Efu i e teki wan **taa wagi**.*

Ok, je **conduirai** deux **voyages**. Si je prends une **autre** voiture

(Migge et Léglise, 2013: 273)

J'appelle ici « effacement des frontières » les moments où, dans l'interaction, il n'est pas possible de distinguer entre les variétés ou langues en présence – ce qui est le cas pour plus des 2/3 des éléments linguistiques utilisés dans l'exemple précédent. En utilisant indistinctement des ressources linguistiques pouvant appartenir à l'une ou l'autre langue, alors que des marques ou termes spécifiques pourraient être utilisés, les locuteurs, par leurs pratiques indifférenciées, produisent de l'indistinction et performent alors des frontières floues entre les langues. Si pour les linguistes, rétrospectivement, savoir dans quelle langue on s'exprime est une question fondamentale, pour les locuteurs qui s'expriment ainsi, au moment de la production, cette question ne fait sans doute pas sens : ils s'expriment (indifféremment)⁴.

Cette interprétation est ici renforcée par l'existence d'un terme – *Takitaki* – largement en circulation à l'époque des enregistrements, et particulièrement utile car il permet d'éviter la référence à des identifications ethniques (*Pamaka, Ndyuka, Aluku*) et aux frontières de langues (*nenge* vs. *sranan*). Ce terme est apparu au XIX^e siècle au Surinam pour y désigner le sranan, il s'est généralisé en Guyane en renvoyant de manière indistincte soit aux langues des Marrons (*ndyuka, aluku, pamaka, saamaka*), soit aux langues des Marrons et au sranan, soit à

⁴ Autre chose est la question de savoir si les locuteurs sont en mesure de distinguer les langues, dans une attitude rétrospective ou introspective de conscientisation.

de possibles nouvelles variétés en émergence (variétés non natives, mixing, etc.). Bien qu'utilisé longtemps par ou pour des non-Marrons (dans une forme d'hétéro-désignation péjorative équivalent à *bavardage*), il a été repris dans les années 2000 en Guyane par les Marrons pour masquer les différences ethnolinguistiques.

Le flou performé par les locuteurs – et décrit par ce processus d'effacement des frontières linguistiques – est ainsi permis d'une part par l'utilisation d'éléments non marqués, partagés par les deux langues ou variétés ; il est également exprimé par le terme *takitaki* utilisé parfois pour renvoyer à ces pratiques à la fois alternantes et indifférenciées.

4. Mises en frontières

Tout comme les discours des locuteurs à propos de leurs pratiques langagières ne sont pas fixes mais tracent des frontières fluctuantes qui se construisent et se déconstruisent en permanence (Canut, 2001), je fais l'hypothèse que de la même manière, les pratiques langagières dessinent, construisent ou déconstruisent des frontières de langues et de variétés : les locuteurs les effacent – comme on l'a vu dans la partie précédente – ou les réintroduisent parfois à dessein.

Les pratiques langagières hétérogènes considérées sont plurilingues, elles mêlent parfois de nombreuses langues et variétés. L'extrait (4) mêle ainsi cinq types de ressources linguistiques pouvant être attribuées à différentes langues ou variétés : *nenge* en gras, *sranan* en gras souligné, indéterminé entre *nenge* et *sranan* en italiques, néerlandais en souligné italiques et indéterminé entre français et créole guyanais en souligné. Dans cet extrait, B et E conversent sur le travail de E. On voit comment l'utilisation des différentes ressources est fluide, notamment à la ligne 6 où E utilise l'intégralité de son répertoire linguistique (français/créole, néerlandais, *nenge* et *sranan*). Cette façon de mêler les langues traditionnelles, le *sranan* et les langues officielles des pays frontaliers (néerlandais et français ou créole) indexe une identité jeune, urbaine, moderne qui s'oppose à la façon traditionnelle de parler les variétés traditionnelles marrons (comme au village).

4)

1 B: *Da i de **anga** congé nounou?* « *Alors **tu es en** congé maintenant ?* »

2 E: *Aii, mi de **nanga** congé nou te **lek'** *tra mun, bigin fu **tra** mun. Le sept, da mi bigin baka.*
« *Oui je suis **en** congé maintenant jusqu'à **comme** le mois **prochain**, le début du mois **prochain**. Le sept, je recommence à travailler* »*

3 B: **Soutu wooko** *i e du?*

« **Quelle sorte de travail** tu fais ? »

4 E: **Sortu wroko** *mi e du?* Mi e du wan sers.

« **Quelle sorte de travail** je fais ? Je suis un **garde** »

5 B: Mh?

6 E: Wan **sers** mi e du, wan *tra wroko leki soudati*, fu la mairie / lameri gi la mairie / lameri. Ma mi **hoop** taki **nanga** kontrakt, den man **ná** e gi wan langa kontrakt, **siksi** mun, **ef'** i e **wroko** bun, den man gi i **siksi** mun baka, te **nanga** tu **yali**, a **kaba**, den man **stop** en.

« Je travaille comme **gardien de sécurité**, un **type de travail comme soldat**, pour la mairie, par la mairie. Mais j' **espère** avoir un **contrat**, ces gens ne font **pas de longs contrats**, **six** mois **si** tu **travailles** bien, les gens te donnent **six** mois encore, **jusqu'à** environ 2 ans et après, **c'est fini**, ces gens **arrêtent**. ».

(Migge, 2007: 63)

C'est la reformulation entre la ligne 3 et la ligne 4 qui retient particulièrement mon attention ici. En 3, B entame le tour de parole en utilisant la forme traditionnelle « sootu wooko » (sorte de travail), en 4, E reformule la question de B en utilisant la forme en sranan « sortu wroko », avant d'y répondre. En termes de séquentialité dans la conversation (Auer, 1995), cela signifie que E se désaligne du choix de langue opéré à la ligne précédente par B. Alors qu'elle utilisait une forme nenge puis une forme indéterminée (entre sranan et nenge), il reformule avec une forme sranan puis une forme indéterminée. Or, on sait que les reformulations initiées par autrui (ou hétéro-répétitions) (Ursi *et al.*, 2018) peuvent être particulièrement significatives dans l'interaction, en particulier lorsqu'elles servent à réparer (Gafaranga, 2012; Kitzinger, 2013). Ce désalignement peut être interprété comme une réparation, dans un mouvement de différenciation linguistique faisant remarquer clairement que la manière de dire de l'autre n'est pas celle du locuteur. Cette différenciation peut être porteuse de sens, renvoyant l'autre (B) à une identité (féminine, avec un parler villageois) non partagée par E, qui projette une identité masculine et moderne. Ce mouvement correspond à une mise en frontière de l'autre, de sa façon de parler, dans l'interaction.

Conclusion

Alors que nous sommes dans une situation frontalière, le long du Maroni, nous avons passé en revue quelques mises en frontières conceptuelles, telles qu'elles ont été travaillées en tant que *boundaries* (plutôt que *linguistic borders*). Si les frontières sont importantes, en contexte amazonien peut-être plus qu'ailleurs, ce n'est pas tant en relation aux frontières étatiques qu'aux frontières perçues par les habitants : les deux rives du fleuve s'opposent moins que les sauts qui introduisent des discontinuités le long du fleuve et ont permis de dessiner les enclaves linguistiques traditionnelles ayant donné naissance à des variétés ethnolinguistiques différentes chez les Marrons. Toutefois, nous avons vu que ce rapide panorama est loin d'être figé. Alors que les variations linguistiques sont généralement indexicales d'identités ethnoculturelles, on observe, ces dernières années, dans un environnement urbain, un effacement des frontières entre variétés de langue au sein des interactions verbales. Par ailleurs, à chaque instant, des mises en frontières sont au contraire possibles.

Nous avons ainsi vu que les acteurs sociaux, en tant qu'êtres de langage, peuvent s'appuyer sur des similarités linguistiques pour ne pas permettre d'identification claire de "la" variété qu'ils emploient ou pour projeter une identité moderne plurilingue. Ils utilisent pour cela des éléments non marqués ou bivalents et peuvent mobiliser leurs ressources plurilingues dans

l'interaction. En même temps, et à l'inverse, ils peuvent s'appuyer sur des différences linguistiques issues de leur répertoire pluriel en dessinant des frontières entre sa façon de parler et celle de l'autre.

On illustre ici comment les acteurs sociaux construisent et négocient du sens en dessinant ou effaçant des frontières dans l'interaction – au sein de pratiques langagières hétérogènes – en s'appuyant sur leurs ressources plurilingues et pluridialectales.

Références

- AUER Peter, 1995, « The pragmatics of code-switching: a sequential approach », in *One speaker, two languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, Lesley Milroy et Pieter Muysken (eds), 115-135, Cambridge, Cambridge University Press.
- BARRÉ Alain, 1994, « Frontières naturelles, frontières artificielles et circulation en Europe », *Hommes et Terres du Nord*, pp. 71-81.
- CANUT Cécile, 2001, « A la frontière des langues. Figures de la démarcation », *Cahiers d'Etudes Africaines* 163-164, pp. 443-63.
- CARLIN Eithne B., LÉGLISE Isabelle, MIGGE Bettina et TJON SIE FAT Paul Brendan, éd. 2014, *In and Out of Suriname. Language, mobility and Identity*, Amsterdam, Brill.
- DE PIETRO Jean-François, 1988, « Vers une typologie des situations de contacts linguistiques », *Langage et Société* 43, pp. 65-89.
- GAFARANGA Joseph, 2012, « Language Alternation and Conversational Repair in Bilingual Conversation », *International Journal of Bilingualism* 16 (4), 501-527. <https://doi.org/10.1177/1367006911429520>.
- GOURY Laurence, 2002, « Pluralité linguistique en Guyane : un aperçu », *Amerindia*, n° 26/27, pp. 1-15.
- GUIZARD-DUCHAMP Fabrice, 2003, « Fleuves, forêts et territoire dans les sources narratives des VI^e et VII^e siècles », *Revue du Nord* 351 (3), 573-594. <https://doi.org/10.3917/rdn.351.0573>.
- HOOGBERGEN Wim, 1990, « The history of the Suriname Maroons », in Barna Shute Gary (ed.) *Resistance and rebellion in Suriname: old and new*, Williamsburg, The College of William and Mary, pp. 65-102.
- HUTTAR George et HUTTAR Mary, 1994, *Ndyuka*, London, Routledge.
- JAKE Janice L., MYERS-SCOTTON Carol et GROSS Steven, 2005, « A response to MacSwan (2005): Keeping the Matrix Language », *Bilingualism: Language and Cognition* 8 (03): 271-276. <https://doi.org/10.1017/S1366728905002300>.
- KITZINGER Celia, 2013, « Repair », in Sidnell Jack et Stivers T. *The Handbook of Conversation Analysis*, 229-256, Malden, Wiley-Blackwell.
- LÉGLISE Isabelle, 2007, « Des langues, des domaines, des régions. Pratiques, variations, attitudes linguistiques en Guyane », in Léglise Isabelle et Migge Bettina (eds) *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, Paris, IRD Editions, pp. 29-47.
- LÉGLISE Isabelle, 2018, « Pratiques langagières plurilingues et frontières de langues », in Greco Luca et Auzannea Michelle (eds), *Dessiner les frontières*, 143-169. Lyon, ENS Editions.
- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina, éd. 2007, *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane, regards croisés*, Paris, IRD Editions.

- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina, 2015, « Language Practices and Language Ideologies in Suriname: Results from a School Survey », in Carlin Eithne B., Léglise Isabelle, Migge Bettina et Tjon Sie Fat Paul Brendan (eds) *In and out of Suriname: Language, Mobility, Identity*, Amsterdam, Brill, pp. 13-57.
- LÉGLISE Isabelle et SÁNCHEZ MOREANO Santiago, 2017, « From Varieties in Contact to the Selection of Linguistic Resources in Multilingual Settings », in Bassiouney Reem (ed.) *Identity and Dialect Performance*, 143-159, Oxon, New York, Routledge.
- LÉZY Emmanuel, 2000, *Guyane, Guyanes, Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazone*, Paris, Belin.
- MIGGE Bettina, 2007, « Codeswitching and social identities in the Eastern Maroon community of Suriname and French Guiana », *Journal of Sociolinguistics* 11 (1), pp. 53-72.
- MIGGE Bettina et LÉGLISE Isabelle, 2013, *Exploring Language in a Multilingual Context: Variation, Interaction and Ideology in Language Documentation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MYERS-SCOTTON Carol, 1993, *Duelling languages: grammatical structures in codeswitching*, Oxford, Clarendon Press.
- PIANTONI Frédéric, 2009, *L'enjeu migratoire en Guyane française*, Espace outre-mer. Matoury, Guyane, Ibis Rouge Editions.
- SMETS Josef, 1998, « Le Rhin, frontière naturelle de la France », *Annales historiques de la Révolution française*, 675-698.
- TABOURET-KELLER Andrée, éd. 1997, *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*, Louvain-La-Neuve, Peeters (Bibliothèque des cahiers de l'institut de linguistique de Louvain, vol. 95).
- URSI Biagio, OLOFF Florence, MONDADA Lorenza et TRAVERSO Véronique, 2018, « Diversité des répétitions et des reformulations dans les interactions orales : défis analytiques et conception d'un outil de détection automatique », *Langages* n° 212 (4): pp. 87-104.
- WOOLARD Kathryn A., 1998, « Simultaneity and Bivalency as Strategies in Bilingualism », *Journal of Linguistic Anthropology* 8 (1), pp. 3-29
<https://doi.org/10.1525/jlin.1998.8.1.3>.
- YAKPO Kofi et MUYSKEN Pieter C., 2017, *Boundaries and Bridges, Language Contact in Multilingual Ecologies*, Berlin, Boston, De Gruyter Mouton.
<https://doi.org/10.1515/9781614514886>.

Bio :

Isabelle Léglise est directrice de recherche au CNRS. Ses travaux de recherche relèvent de la linguistique de contact, de l'anthropologie linguistique, de la sociolinguistique du multilinguisme et de l'analyse de discours. Elle s'intéresse en particulier aux pratiques langagières et aux répertoires plurilingues, et à la prise en compte du plurilinguisme dans les domaines de l'éducation et de la santé.

Résumé en français

Alors que la notion de frontière naturelle appliquée aux fleuves est largement utilisée, cette dernière est peu opératoire en contexte amazonien où les mobilités et les communautés linguistiques préexistaient aux établissements des Etats-nations. La question de l'influence des frontières (étatiques ou perçues par les habitants) sur les pratiques langagières et sur la conception de soi et d'autrui se pose néanmoins. Cet article se penche ainsi sur le rôle des frontières étatiques sur la conception des variétés de langues en présence, en particulier chez les Marrons en Guyane et au Surinam et montre comment, alors que les variations linguistiques indexent généralement des identités ethnoculturelles, on observe, dans un environnement urbain frontalier, un effacement des frontières entre variétés de langue au sein des interactions verbales. L'article montre finalement comment, dans ce contexte, par micro-ajustements, alignements ou désalignements à la parole de l'autre, les pratiques langagières construisent à chaque instant nos rapports aux autres dans la différenciation ou la convergence grâce à des effacements de frontières ou des mises en frontières.

Résumé en anglais

While the notion of a natural boundary applied to rivers is widely used, it is not operational in the Amazon context where mobility and linguistic communities pre-existed the creation of nation-states. Nevertheless, the question of the influence of borders (state border or boundaries perceived by the inhabitants) on language practices and on the conception of oneself and others arises. This article looks at the role of state borders in the design of language varieties, in particular among Maroons in French Guiana and Suriname and shows how, while linguistic variations generally index ethno-cultural identities, the boundaries between language varieties are blurred within verbal interactions in a border urban environment. The article finally shows how, in this context, by micro-adjustments, alignments or misalignments to the language of the interlocutor, language practices build up our relationships with others in differentiation or convergence through the erasing or the making of boundaries.

Résumé en espagnol

Si bien la noción de frontera natural aplicada a los ríos se utiliza ampliamente, esta es poco operativa en un contexto amazónico en el que las movilidades y las comunidades lingüísticas existían previamente en los establecimientos de los Estados-nación. Sin embargo, se plantea la cuestión de la influencia de las fronteras (estatales o percibidas por los habitantes) en las prácticas lingüísticas y en la concepción de uno mismo y de los otros. En este artículo se examina el papel de las fronteras estatales en el diseño de las variedades de lenguas en presencia, en particular entre los cimarrones de Guyana y Surinam, y se muestra cómo, mientras que las variaciones lingüísticas suelen indexar identidades etnoculturales, en un entorno urbano fronterizo se observa una borradura de las fronteras entre variedades de lengua en el seno de las interacciones verbales. Finalmente, el artículo muestra cómo, en este contexto, por microajustes, alineaciones o desalineaciones a la palabra del otro, las prácticas lingüísticas construyen en cada momento nuestras relaciones con los otros en la diferenciación o la convergencia gracias a las borraduras de fronteras o los puestos en frontera.

Mots clés :

frontières, plurilinguisme, différenciation, convergence

border, language boundaries, multilingualism, differentiation, convergence

fronteras, prácticas plurilingües, diferenciación, convergencia